



RECHERCHES...

Cette rubrique présente des résumés de recherches récentes menées au sein du GRIS.

CHARLES SOULIE ET YANKEL FIJALKOW

Enseigner la sociologie à l'université aujourd'hui
A qui et comment ?

Pour une sociologie en acte et réflexive
 (A propos d'une enquête
 sur les étudiants en sociologie de Rouen)

Si pour des raisons épistémologiques la réflexion sociologique se trouve condamnée à faire sa propre sociologie, elle ne peut faire l'économie d'une étude des conditions réelles de sa diffusion dans le monde social et plus particulièrement dans le monde académique. Ainsi peut-on rapidement situer la réflexion qui s'est imposée aux nouveaux enseignants chercheurs de sociologie à l'Université de Rouen que nous sommes, issus d'un établissement parisien de troisième cycle (l'E.H.E.S.S), et confrontés à une population de D.E.U.G différente de celle qu'ils ont connue au début des années 1980, tant du fait de l'avènement de "l'université de masse", que du contexte local de la Haute-Normandie avec ses bassins ouvriers marqués par la désindustrialisation, la précarité et le chômage. Le malaise ressenti par nous, ainsi que bon nombre de collègues, devant les cours d'amphithéâtre a stimulé notre volonté de savoir. De quoi sont composées les foules qui nous font face ? Comment le message que nous sommes chargés de leur diffuser, est-il reçu ? Qu'est-ce que ces étudiants comptent faire professionnellement de leurs études de sociologie ? Pourquoi sont-ils ici plutôt qu'ailleurs ? Pourquoi la sociologie plutôt que l'économie, le droit, l'I.U.T ou la philosophie par exemple ? Voici quelques-unes des questions qui ont motivé nos

investigations mêlant l'approche morphologique, la réalisation d'entretiens et l'observation de terrain.

Le texte qui suit présente une première synthèse¹ de ces travaux et se conclut par une réflexion pédagogique. Une expérience d'enseignement a contribué à stimuler notre réflexion et nous a permis de lancer un travail de terrain. En effet, il existe en Licence au département de sociologie de Rouen un système original d'ateliers, où les étudiants, réunis par groupe de dix sous la direction d'un enseignant, mènent tout au long de l'année universitaire une recherche, donnant lieu en fin d'année à la rédaction d'un rapport et à une présentation lors d'un mini colloque. Ayant piloté deux de ces ateliers, nous avons dans le premier fait travailler par voie d'interviews, les étudiants sur les trajectoires sociales et scolaires de leurs camarades, ainsi que sur leurs objectifs professionnels. Une trentaine d'entretiens ont été réalisés. Le second atelier s'est intéressé à leurs pratiques de lecture en utilisant un questionnaire élaboré en cours. Au travers de ces enquêtes les étudiants², tout comme leurs enseignants, ont pu entamer un véritable travail de socio-analyse collective empiriquement fondé.

Principales données morphologiques

En 1997/1998, le Département de sociologie de Rouen comptait près de 900 étudiants inscrits pour la moitié en D.E.U.G, pour plus d'un quart en second cycle (Licence/Maîtrise) et le reste en D.E.S.S, D.E.A et Doctorat. Afin de comparer le recrutement de la sociologie à celui

¹ Qui a fait l'objet d'une première communication orale lors d'une journée organisée par la Société Française de Sociologie le 3/06/98 à l'Ecole Normale Supérieure et portant sur "L'enseignement de la sociologie". Un rapport intitulé : Les étudiants en sociologie de l'université de Rouen, Premier aperçu, rédigé par les auteurs de l'article et d'où proviennent la plupart des données statistiques mobilisées ici, a déjà été diffusé en mai 1998 auprès des principaux départements de sociologie de France afin de mettre sur pied un réseau d'échanges scientifiques.

² Les entretiens rapportés ici ont été réalisés en 1997/1998 par les étudiants dont les noms suivent : Boillet.B, Cart-Grandjean. S, Coutey.G, Dick.V, Goetz.Y, Langler.S, Lemmonier.V, Palle.C, Quesnel.B, Van Loyen.V, Wojtowicz.F. L'enquête sur les pratiques de lecture a été conduite par : B.Aoune, E.Bellanger, A.Bidois, G.Douay, E.Evreux, F.Fernandez, C.Gonach', A.Goumy, D.Guignon, E.Lefevre, F.Mathieu, Ch.Morillon, Ch.Simon, D.Vincent. Nous les remercions vivement pour leur collaboration.

des autres disciplines et facultés de l'université, nous avons utilisé les travaux produits par l'Observatoire local de la Vie Etudiante. Première caractéristique, les étudiants en sociologie sont aujourd'hui majoritairement des femmes. On trouve 63% de femmes dans cette discipline³, contre 55% en médecine, 54% en économie, A.E.S, 46% en droit et 38% en sciences. Or souvenons-nous, la sociologie était majoritairement masculine dans les années 1960. Concernant le recrutement scolaire, on note que la proportion de Baccalauréats techniques, dont on connaît le recrutement populaire, est particulièrement élevée en premier cycle en sociologie, mais aussi en économie, droit et A.E.S. La sociologie accueille donc en premier cycle une forte proportion de Baccalauréats techniques, dont beaucoup ne poursuivront pas leurs études dans cette discipline. Ces bacheliers forment 34% de la population en D.E.U.G 1, 13% de celle de Maîtrise et sont complètement absents au niveau du 3ème cycle.

En fait, le type de Baccalauréat possédé au sortir du lycée (auquel est associé un degré variable de féminisation) détermine grandement l'orientation ultérieure des nouveaux bacheliers dans le supérieur. Comme on peut s'y attendre, les bacheliers littéraires, qui sont essentiellement des femmes, sont proportionnellement plus nombreux en lettres, les bacheliers scientifiques, majoritairement masculins, en sciences, médecine, voire en S.T.A.P.S, tandis que le Baccalauréat économique et social, dont le recrutement sexuel est plus équilibré que les deux premiers⁴, conduit d'abord en économie, A.E.S, Droit, et enfin sociologie, notamment pour les filles. On retrouve ici la division classique entre l'économique et le social, cette opposition recouvrant une opposition sexuelle. Et tout se passe comme si la sociologie accueillait la frange la plus féminine du Baccalauréat économique et social, notamment celle que rebute le côté

³ Contrairement à ce qu'on remarque au département de sociologie de Paris 8 pour l'année scolaire 1997/1998 (20% d'hommes en D.E.U.G, 26% en Licence, 36% en Maîtrise, 55% en D.E.A et 49% en Doctorat), le public de Rouen ne semble pas se masculiniser à mesure qu'on monte dans le cursus. Néanmoins, on remarque à Rouen que la Licence mention économie (47%), les D.E.S.S (53%) et le Doctorat (48%) sont les années comptant la plus forte proportion d'hommes.

⁴ En 1996/1997 et pour la France entière, le pourcentage de filles en Terminale L était de 81,2%, en E.S 60,3% et en S 41,9% (Source : Repères et Références Statistiques, D.E.P, édition 1997, p 101).

mathématique des études d'économie⁵. La sociologie se rapprocherait de la psychologie, discipline encore plus féminisée, et jugée généralement plus "humaine", et donc plus "molle", que le droit ou l'économie. A l'inverse, ces dernières apparaissent comme des disciplines plus temporelles, c'est-à-dire plus proches du pôle du pouvoir, qui comme chacun sait est une spécialité plutôt masculine. Bref entre les disciplines académiques, et à l'intérieur de chacune d'elles on retrouve la division sexuelle du travail la plus traditionnelle. A Rouen, la Licence de sociologie mention économie compte une proportion d'hommes nettement plus importante que la Licence de sociologie mention générale (47% contre 37%).

Afin de compléter rapidement, mais par le haut, ce tableau relatif à l'orientation post Baccalauréat des nouveaux bacheliers, on ajoutera que pour les bacheliers les plus dotés, c'est-à-dire avec mention, ou titulaire d'un Baccalauréat prestigieux, existe aussi la filière parallèle, et nettement plus valorisante, des classes préparatoires. Celles-ci permettent d'éviter l'encombrement des premiers cycles universitaires, et offrent à leurs élèves un encadrement soutenu et intensif, contrastant fortement avec le libéralisme pédagogique habituel des universités, et les préparant à court terme à l'entrée aux grandes écoles, et à moyen terme aux concours de recrutement de l'enseignement secondaire (C.A.P.E.S, agrégation) et aussi sans doute aux autres concours. En effet, on sait que la réussite aux concours de l'enseignement secondaire est grandement conditionnée par le passage préalable dans ces classes, les normaliens des différentes E.N.S se taillant notamment la part du lion dans les premiers rangs à l'agrégation⁶.

⁵ La sociologie est placée en concurrence avec le droit, l'A.E.S et les sciences économiques, pour l'accueil des bacheliers économiques, en premier comme en second cycle. Ainsi, on compte plus de 50% de Baccalauréats économique et social en Licence de sociologie à l'université de Rouen, lesquels se concentrent d'ailleurs plus particulièrement dans la Licence mention économie (71%), souvent perçue comme une préparation aux concours de l'enseignement. Mais ce taux tend à décroître ensuite en Maîtrise, D.E.A et Doctorat.

⁶ L'agrégation tend ainsi à jouer le rôle de "concours de sortie" pour les normaliens. A propos de l'agrégation de sciences sociales, on pourra lire l'article de S.Beaud "L'agrégation de sciences sociales : un bilan critique et quelques propositions en guise d'invitation au débat", Documents pour l'Enseignement Economique et Social, n 107, mars 1997, p 10 à 22.

Violence symbolique et souffrance scolaire

A chaque type de Baccalauréat, de mention obtenue, et de sexe, correspond donc une orientation plus ou moins probable. De ce point de vue, le profil scolaire, en termes de Baccalauréat de la sociologie (qui n'est pas enseignée en tant que discipline autonome dans le secondaire, mais toujours rattachée à l'économie dans la filière dite économique et sociale), et donc son identité disciplinaire, paraît particulièrement floue, ou ambiguë, aux yeux des étudiants, ce qui se répercute d'ailleurs sur son recrutement.

Le fait que pour certains étudiants n'ayant pas fréquenté la filière E.S, la sociologie, comme la psychologie d'ailleurs là encore très voisine, apparaisse comme une discipline moins scolaire, ou plus exotique que d'autres disciplines enseignées dans le secondaire, comme les lettres, les langues, l'histoire ou la philosophie par exemple, n'est pas sans déterminer l'orientation de ces étudiants qui, n'ayant obtenu que des résultats médiocres dans les matières canoniques de l'enseignement secondaire, espèrent trouver dans cette discipline nouvelle pour eux un lieu plus accueillant. Témoin cet extrait d'entretien réalisé avec une étudiante de D.E.U.G 2, fille de commerçant, titulaire d'un baccalauréat L obtenu à 20 ans et au rattrapage, alors qu'elle avait 42 points de retard.

L'enquêteur, étudiant d'un atelier Licence, lui demande :

Q : “ Avais-tu certains voeux au moment du Baccalauréat, avais tu envisagé quelque chose après ?

R : Non, pas du tout. Je ne savais absolument pas quoi faire.

Q : Et après les résultats du Baccalauréat ?

R : J'étais encore plus perdue, car je ne savais toujours pas quoi faire. Et en fait, redoubler m'aurait assez arrangé, ça m'aurait permis de plus savoir quoi faire. C'est pour ça que j'ai pris sociologie, c'est le truc qui me plaisait plus ou moins. Ca n'avait pas non plus de spécialisation spéciale, fallait pas exceller dans une matière propre pour y aller. ”

Un peu plus loin, l'interviewer lui demande :

Q “ Avais-tu envisagé autre chose que la socio ? ”

R “Non, car ailleurs dans une autre fac, il fallait vraiment être bon dans une matière. Et comme j’excelle pas spécialement dans une matière, j’ai pris ça. C’était socio ou rien. ”

Par la suite, cette jeune fille explique que ses parents, niveau d’étude C.E.P et divorcés, ne pouvaient guère la conseiller. Son frère aîné, titulaire d’un Baccalauréat professionnel non plus, attendu que, comme elle le dira : *“ J’étais meilleure que lui à l’école. ”* Et elle conclura en disant : *“ donc, il n’y a pas vraiment d’ouverture à l’école dans la famille. ”*⁷

Nombre d’étudiants de premier cycle de sociologie se sont inscrits en sociologie par défaut et beaucoup notamment parmi les bacheliers techniques, ont essayé d’entrer en I.U.T, B.T.S, ou dans des écoles du travail social, et ont été refoulés en raison de la faiblesse de leur dossier scolaire. Une interviewée, étudiante de D.E.U.G 1 et titulaire d’un Baccalauréat S.T.T obtenu à 20 ans, s’était inscrite en premier choix à la sortie du lycée à un B.T.S de conseillère en économie sociale et familiale, en second choix à l’I.U.T de carrières sociales et en troisième choix à un B.T.S de secrétariat de direction. Elle sera recalée dans les deux premières écoles et refusera la dernière, qui l’avait pourtant acceptée:

“ C’était juste pour voir s’ils me prendraient ou pas. C’était nul, mais bon... Et comme tout le monde avait plein de dossiers, j’avais fait un peu comme tout le monde. ”

Comme le dira une de ses camarades : *“ Mon dernier recours a été la fac, mon grand désespoir. ”*

Le recrutement particulièrement populaire de la sociologie, même s’il tend à s’atténuer à mesure qu’on monte dans le cursus (on trouve 36% d’enfants d’ouvriers et d’employés en D.E.U.G 1, contre 31% en D.E.U.G 2 et 20% en Maîtrise par exemple), conséquence de la

⁷ Parlant de son orientation post Baccalauréat, une étudiante de Maîtrise explique : *“ Quand j’en ai parlé à mes parents, ils s’en fichaient. C’était : “ Ah tu vas à la Fac. C’est déjà bien ! ”*

politique des 80% d'une classe d'âge au Baccalauréat⁸, fait qu'arrivent, dans cette discipline, des étudiants dont les parents, pour beaucoup, n'ont pas eu le Baccalauréat et n'ont donc pas fréquenté l'enseignement supérieur. Il se creuse alors un véritable fossé culturel entre parents et enfants, parfois douloureusement vécu. Romy, une étudiante de Licence de 21 ans, titulaire d'un Baccalauréat E.S et fille d'agent de salubrité, dira : “ *Mon père, quand je lui dis mes notes, c'est à peine s'il réagit.* ” Thomas vingt ans, et fils de chef d'atelier, expliquera : “ *J'ai tout fait pour leur expliquer ce qu'est la sociologie.* ”

Le recrutement de la sociologie nous paraît donc socialement et scolairement dominé. A Rouen, en sociologie, on ne compte que 9% d'étudiants ayant obtenu une mention au Baccalauréat⁹, et 28% seulement l'ont obtenu à l'heure (c'est-à-dire sans redoublement). L'âge moyen des étudiants à cet examen s'élève à 19,21 ans. Comme on peut s'y attendre, le pourcentage d'étudiants à l'heure est le plus faible en D.E.U.G 1 (23%), et culmine en D.E.A (53%). Néanmoins, il redescend ensuite à 35% en Doctorat, phénomène peut-être lié à l'aspiration des troisièmes cycles par Paris.

Nous sommes loin du recrutement des classes préparatoires, et *a fortiori* des E.N.S, et finalement à l'autre extrémité du système d'enseignement supérieur. Mais la sécheresse de ces chiffres, ne doit pas masquer l'effet que les verdicts, le plus souvent négatifs du système scolaire, et les mécanismes de relégation associés, ont eu sur le moral des enquêtés. En effet, et à force d'être répétés, ces verdicts sont intériorisés. Ils se cumulent et conditionnent année après année le niveau d'ambition scolaire, intellectuel, professionnel, etc., comme l'estime de soi de ces étudiants. On peut ici parler d'une véritable souffrance scolaire. Conséquence de la violence symbolique exercée par le système scolaire, le moral de ces étudiants est atteint d'où le côté “ déprimé ” des plus dominés d'entre eux, qui n'a d'ailleurs pas

⁸ " Aujourd'hui 61,3% d'une classe d'âge est titulaire du Baccalauréat, alors qu'il y a 10 ans, la proportion n'atteignait pas 30% d'une génération" *Repères et Références statistiques*. DEP, 1997, p 192.

⁹ En 1989 le taux de mention (assez bien, bien, très bien) varie de 25,3% (baccalauréat général) à 16,8% (Baccalauréat technique). *Repères et références statistiques*. DEP. Ministère de l'Education Nationale, 1990.

manqué d'affecter, voire de choquer, les étudiants de l'atelier récoltant ces récits de vie scolaire¹⁰.

Les exemples sont légion, nous n'en donnerons ici que trois. D'abord celui de Juliette, une étudiante de Maîtrise de 26 ans, titulaire d'un baccalauréat G3, salariée du commerce, ce qui ralentit d'ailleurs considérablement la réalisation de son mémoire, dont le père est commercial et la mère comptable:

" Et en G3, tous les profs des filières traditionnelles, c'est-à-dire anglais, philo, nous ont découragé de la fac en nous disant que de toutes façons, c'est même pas la peine d'espérer. Tout le monde dans la classe y a eu droit : " De toutes façons, si vous allez à la fac, vous allez vous planter. Ce n'est même pas la peine d'essayer. Faites un B.T.S. De toutes façons, on vous a mis en G3, ce n'est pas pour rien. C'est que ça ne va pas. Donc surtout, n'envisagez pas des études longues." Mais moi le B.T.S, je me suis dit la barbe, donc je vais tenter la fac. Mais quoi ? Je n'avais pas le sentiment d'avoir acquis d'assez bonnes bases pour faire une fac d'éco, de langues ou littéraire et je me suis donc dit que je devais repartir à zéro en fait. Au début, je voulais faire psycho et il y avait un tronc commun, et la socio m'a davantage plu. Et je continue. Tant que ça va, je continue. (...) Enfin déjà, je pensais me planter. Car ils nous avaient tellement rabâché les oreilles... Puis finalement, je suis passée en deuxième année et j'ai continué sans vraiment savoir ce que je voulais faire. En fait, j'ai atterri en socio par le plus grand des hasards. Et de toutes façons, si c'était à refaire, je prendrais une autre voie. "

Un peu plus loin, celle-ci ajoute :

" Ce que je regrette, c'est suite à cette première année de ne pas avoir bifurqué sur une autre fac. D'éco par exemple. Manque de courage... Et contente de mon petit acquis, je me suis dit : c'est fait pour moi. Mais aujourd'hui, je regrette honnêtement. "

¹⁰ Parlant des étudiants de Maîtrise " scolairement déprimés " qu'elle avait interviewés, une étudiante de Licence qui compte faire une Maîtrise l'an prochain dira : " Au moins, on sait ce qu'on a pas envie de devenir ! "

Deuxième exemple. Parlant du lycée privé, premier de l'académie au niveau des résultats au Baccalauréat, dont elle était issue, une étudiante de D.E.U.G 2 de 23 ans titulaire d'un Baccalauréat L obtenu à 20 ans et dont le père est commerçant dira :

“ Les très bons élèves on les pousse en S, les nuls on les met en B. D'ailleurs moi, je ne faisais pas partie des “ espoirs ” du Baccalauréat. D'ailleurs on m'a pas recommandé la fac. Paraît que c'était pas pour moi, que j'étais pas assez structurée ni autonome, que j'étais trop laxiste. Résultat, j'ai eu le Baccalauréat au rattrapage, grâce aux maths. ”

Dernier exemple, Elise. Il s'agit d'une fille de salarié agricole inscrite en D.E.U.G 2 de sociologie, âgée de 23 ans et titulaire d'un Baccalauréat technique S.T.T, mention Action Communication et Commercial. L'enquêteur lui demande jusqu'où elle compte poursuivre ses études de sociologie :

“ Bah là, c'est le gros dilemme. Je ne sais pas si je dois faire une Licence de sciences de l'éducation ou une Licence de sociologie, parce que je ne sais pas exactement ce que je veux faire, ce qui est vraiment un handicap et qui m'énerve énormément. Je sais pas... Si, j'aimerais travailler à l'I.N.S.E.E, faire des recherches, des études... Mais bon, ils en prennent dix par an sur toute la France. Bon il faut déjà être super doué, je ne le suis pas. Je suis quelqu'un de moyen, je suis pas douée. Je travaille, mais je suis quelqu'un de moyen, je n'ai pas de grandes possibilités et tout. C'est dur... ”

A l'inverse, on peut penser que les verdicts positifs du système scolaire, les reconnaissances répétées qu'il accorde à ceux qu'il est convenu d'appeler les bons élèves, ne sont pas sans fortifier le moral de ces derniers, dont les ambitions et la volonté de puissance théorique (“ *Je serai Sartre ou rien !* ”), et peut-être aussi la vocation pour telle ou telle discipline, en général canonique (il suffit d'examiner le choix de la discipline d'agrégation des normaliens pour s'en convaincre) ne cessent de croître à mesure qu'ils franchissent brillamment les différentes étapes du cursus.

Sans doute faudrait-il approfondir cette question des effets de la violence symbolique sur l'image et l'estime de soi des étudiants, comme sur leur niveau d'ambition. En tous cas, les enquêteurs ont remarqué que plus les étudiants interrogés étaient jeunes, c'est-à-dire avaient connu peu de redoublements, que ce soit dans le secondaire ou le supérieur, et plus ils manifestaient un réel dynamisme dans leurs projets professionnels ou académiques, et plus leurs projections temporelles se faisaient à long terme. A l'inverse, les étudiants plus âgés paraissent vivre dans une sorte de court terme, souvent marqué par le poids des nécessités matérielles et des travaux "alimentaires" menés en parallèle afin de financer leurs études. Les jeunes "pleins d'avenir" s'opposent ici à leurs aînés, déjà marqués par leur vie scolaire et professionnelle et pour lesquels le champ des possibles paraît particulièrement réduit. Comme le dit une étudiante en Maîtrise de 26 ans, salariée, et titulaire d'un Baccalauréat B obtenu à 20 ans:

*"Faire un D.E.A, thèse et compagnie, ça repousse le monde du travail très loin. Et j'arrive à un âge où il faudrait que je me mette à travailler un jour quand même. (...) Je crois qu'en socio, on est un peu coincé : il faut aller vraiment jusqu'au bout pour travailler dans le domaine où on a suivi nos études. Mais je ne sais pas si les débouchés sont très importants. "*¹¹

Des projets professionnels différenciés

Nous avons approfondi la question des projets professionnels en lançant une enquête, par voie de questionnaires, auprès des étudiants de DE.U.G 1 présents en cours. Contrairement au préjugé couramment répandu, on remarque que la plupart ont une idée assez précise. Le taux de non-réponse à cette question n'est que de 17%. Ces non-réponses sont surtout le fait d'enfants d'inactifs, retraités, chômeurs, alors que ceux de cadres supérieurs, professions libérales ne sont que 12% à n'avoir pas répondu à cette question. Manifestement, il existe un lien entre les projections professionnelles et temporelles des étudiants, ou mieux l'amplitude de celles-ci, et leur

¹¹ Le profil d'étudiant, plus âgé et salarié, évoqué ici est à distinguer de celui des étudiants en formation continue, ou en reprise d'études, dont les aspirations sont très différentes de celles de leurs camarades de formation initiale.

origine sociale, elle-même associée à un type de trajectoire scolaire (série de Baccalauréat, âge à celui-ci, etc.).

Sur l'ensemble des étudiants, 33% veulent devenir éducateurs et 14% assistants sociaux. Pour plus de 45% des étudiants de D.E.U.G 1, la sociologie est d'abord perçue comme une propédeutique aux écoles de travail social. Comme l'indique une enquête similaire menée parallèlement en psychologie, cette dernière joue à peu près le même rôle pour ses étudiants de D.E.U.G. Et de fait, ces deux disciplines sont enseignées dans les écoles du travail social. Par ailleurs nous avons été étonnés, et agréablement surpris, de constater que 11% des étudiants interrogés souhaitaient devenir chercheurs en sciences humaines, ce qui montre que la sociologie (mais aussi l'anthropologie également citée) parvient encore à susciter des vocations précoces, et qu'on espère positives, et ce malgré l'utilitarisme ambiant favorisé notamment par l'importance du chômage des jeunes, et plus spécialement des moins diplômés d'entre eux. Au demeurant, les étudiants souhaitant devenir chercheur sont d'origine sociale plus élevée que leurs camarades et ont généralement eu leur Baccalauréat à l'heure, c'est-à-dire à 18 ans. A l'inverse, ceux qui souhaitent devenir travailleur social, infirmier, sont plus souvent enfants d'ouvriers non qualifiés, de retraités, d'inactifs ou de chômeurs. Il nous semble que le recrutement essentiellement féminin de la sociologie, comme son recrutement scolaire plutôt bas, ne sont pas sans déterminer *a priori* les visées professionnelles des étudiants, qui s'orienteront d'abord vers les professions les plus féminisées du monde du travail (travailleurs sociaux, mais aussi enseignants du primaire) et ne réclamant pas un niveau scolaire trop élevé.

Si les concours de recrutement de l'enseignement secondaire, et plus particulièrement le C.A.P.E.S dans les années fastes, peuvent capter une proportion non négligeable de boursiers d'origine populaire scolairement méritants, c'est-à-dire ayant connu une trajectoire scolaire plus haute que celle de leurs camarades de même origine¹², on

¹² Néanmoins, il serait intéressant de connaître la part respective de sociologues et d'économistes chez les certifiés et agrégés. Mais cette question est peut-être d'un intérêt tout relatif, si l'on pense que la majorité des lauréats sont d'anciens khâgneux, ayant de surcroît

peut penser que toutes les professions en rapport avec le travail sanitaire et social, et plus généralement “l’humanitaire”¹³ comme disent les étudiants sur leurs questionnaires, offrent des débouchés moins improbables à ces derniers. Lorsqu’ils parlent de leurs projets professionnels, on retrouve souvent toute une dimension altruiste dans leurs discours, où il s’agit d’abord d’aider les autres, de soulager la “misère du monde”, ou de s’occuper d’enfants. C’est un peu comme si la fonction réparatrice, ou maternelle, était mise en avant. Beaucoup d’étudiants de D.E.U.G 1 par exemple, et il s’agit bien sûr le plus souvent de femmes, veulent s’occuper d’enfants, handicapés notamment, que ce soit en tant qu’animatrice, éducatrice, assistante sociale, orthophoniste, institutrice, psychologue pour enfants, psychologue scolaire, etc. Et c’est souvent ce que font déjà leur mère, mais en tant qu’assistante maternelle par exemple (déclarée ou non...). On peut aussi se demander si cette vocation altruiste, ou réparatrice, ne peut être rapprochée de la trajectoire scolaire, plutôt malheureuse, que beaucoup d’entre elles ont connue. De même l’oblation de soi, fréquemment mise en avant dans les discours, n’est pas sans renvoyer aux rôles sociaux tels qu’ils sont sexuellement constitués et transmis de génération en génération.

L’entretien avec Delphine, une étudiante de D.E.U.G 1 de 21 ans titulaire d’un Baccalauréat S.T.T, en offre un bon exemple. Comme elle le dit : “*moi déjà, il me fallait un métier dans le social, il fallait que j’apporte quelque chose. Faut que j’aide les autres, c’est mon truc. (...) je trouve ça magnifique de pouvoir faire quelque chose pour les autres, au moins ça donne sens à ta vie.*” La vocation pour la sociologie en tant que discipline intellectuelle n’est donc pas très répandue au niveau du D.E.U.G de sociologie, et il faut monter jusqu’au D.E.A/Doctorat, pour commencer à rencontrer une majorité d’étudiants entrant dans l’*illusio* sociologique, et commençant donc à “jouer au sociologue”.

reçu une formation pluridisciplinaire en khâgne (et non monodisciplinaire comme les étudiants d’université).

¹³ La vogue contemporaine pour “l’humanitaire” paraît avoir remplacé l’engagement politique, important chez les étudiants en sociologie des années 1970. On peut aussi la relier à la féminisation contemporaine de la discipline.

Ce qui préoccupe les étudiants de D.E.U.G, Licence, et souvent aussi de Maîtrise, qui rappelons-le forment l'essentiel de la population dans cette discipline, c'est surtout le fait d'arriver à un niveau, comme ils disent, « Bac plus trois », ou « Bac plus quatre », leur permettant de se présenter aux concours de la fonction publique. Ainsi en Maîtrise, certains étudiants sont inscrits à ce diplôme uniquement pour achever leur Licence¹⁴. Comme le dit l'un d'eux, âgé de 28 ans et titulaire d'un Baccalauréat G3 obtenu à 20 ans :

“ Ce que je veux, c'est avoir mon point de Licence et tenter tous les concours possibles. La Maîtrise si je l'ai, tant mieux. Si je l'ai pas, je crois que... Parce que la recherche, c'est pas la peine.”

Et un peu plus loin, celui-ci ajoute : *“ C'est bien d'être chercheur, de t'éclater sur un sujet. Tu trouves des conclusions. Mais ça ne sert à rien en fait, ça n'améliorera la vie de personne. C'est un peu du flan quoi.”*¹⁵. La sociologie est donc plus vécue comme un moyen pour accéder à autre chose (un travail dans les professions intermédiaires par exemple, ou dans l'humanitaire et la communication), ou un moyen pas trop coûteux (on retrouve ici le thème de la sociologie comme discipline “ facile ”, car traitant d'objets accessibles à tous) pour obtenir un certain niveau de diplôme, que comme une fin en soi. Pour des raisons socialement et scolairement déterminées ces étudiants ne sont pas des tenants de la sociologie pour la sociologie, ou de l'art pour l'art.

Peu d'entre eux d'ailleurs s'identifient à l'image du chercheur, ou de l'intellectuel. Cela leur paraît, pour beaucoup, bien au delà de leurs capacités. Ceci est particulièrement visible quand on les interroge sur leurs pratiques de lecture. Ainsi, une centaine d'étudiants de première année, interrogés à ce sujet par leurs camarades de Licence, déclarent

¹⁴ En 1996/1997, le nombre de Maîtrises délivrées au département de sociologie de Rouen s'élevait à 23 pour 96 inscrits.

¹⁵ Parlant de la profession de sociologue, une étudiante salariée de Maîtrise de 26 ans dira : *“ Je pense aussi que c'est une profession qui a tendance à être un peu démagogue, elle est un peu rongée de l'intérieur. Du moins quand on entend le discours de certains profs, j'ai l'impression qu'ils vivent un peu en autarcie. ”*

lire d'abord les auteurs suivants : Stephen King (16 citations), Zola (11 citations), suivi il est vrai de Durkheim (9 citations), talonné de près ici par Mary Higgins Clark (8 citations), elle même rattrapée par Stendhal (8), lui même suivi par Agatha Christie (6), Molière, Maupassant et enfin Bourdieu (5)... Après la littérature de gare, qui prédomine largement, on retrouve la littérature prescrite, qu'elle soit scolaire¹⁶ ou universitaire. Le témoignage d'un étudiant de Maîtrise titulaire d'un Baccalauréat G2 obtenu à 20 ans, et passé préalablement par un B.T.S de communication, montre aussi que les préférences sociologiques des étudiants ne sont pas très affirmées :

Q : “ As-tu des auteurs préférés en socio ? ”

R : Pas franchement. Pour dire que j'ai un auteur préféré il aurait fallu que je lise beaucoup de livres. Or, on lit toujours des petits bouts. ”

Alors, “ Que faire ? ”

Après ce tableau, qui paraîtra peut-être déprimant, nous aborderons pour finir la question de la pratique pédagogique. Que faire en tant qu'enseignant ? Confronté à des besoins et demandes auxquels, en raison de sa formation, du volume de moyens disponibles, comme de la mission d'enseignant chercheur qui lui est assignée, il est finalement peu préparé à répondre, l'enseignant de sociologie, s'il ne se réfugie pas dans une forme de “ laisser faire pédagogique ” bien propre à renforcer les inégalités préexistantes vis-à-vis de la culture savante, ne peut que s'interroger et tenter de mobiliser sa discipline afin d'inventer une pratique pédagogique adaptée.

Il nous semble qu'une des chances de la sociologie, est qu'elle est à la fois une discipline théorique et pratique, ce qui la distingue notamment des disciplines canoniques dominantes. C'est-à-dire que pour faire de la sociologie, il faut déjà disposer d'un certain capital

¹⁶ Voir Baudelot C et Cartier M. “ Lire au collège et au lycée : de la foi du charbonnier à la pratique sans croyance ” Actes de la Recherche en Science Sociale, 123, juin 1998,

scientifique, ou lettré. Il faut donc connaître les auteurs, la tradition, les bibliographies, et avoir des capacités de rédaction, autant de choses que le système scolaire et universitaire prend traditionnellement plus ou moins en charge. En effet, et si l'on s'intéresse à l'apprentissage de l'écriture scientifique, on peut se demander, au regard des difficultés que beaucoup rencontrent tant au niveau de la rédaction des mémoires et thèses, que de celle des articles et livres, si le système universitaire prend réellement en charge ce problème (de même le "rewriting hard" s'avère souvent nécessaire au niveau des revues scientifiques).

Mais en sociologie, il faut aussi opérationnaliser, c'est-à-dire mettre en pratique ce savoir. En effet : la sociologie n'est pas qu'un simple discours sur le monde social, ou les faits de société, c'est aussi une pratique empirique. A ce moment, on entre dans le registre de la méthodologie de la recherche. Mais pas seulement. Quand le sociologue va sur le "terrain" comme on dit, il mobilise certes une méthodologie ajustée à son objet, mais il y va aussi avec son corps (ce qu'ont bien remarqué les anthropologues s'intéressant à des civilisations, mais aussi des climats, des nourritures, etc., très différents des nôtres...) et toutes ses dispositions, qui sont à la fois socialement et scolairement constituées. Il y va donc avec son habitus, qui est le produit de toute son histoire antérieure. De même qu'il mobilise, sans en avoir forcément conscience, des auteurs, une tradition conceptuelle, en un mot une bibliographie à l'état incorporé, il mobilise aussi, et sans en être clairement conscient, des dispositions qui feront que, par exemple : il saura susciter ou non une forme de sympathie, ou de rapport de confiance, avec les enquêtés, qui se révéleront plus ou moins coopérants. Or ces dispositions pratiques ne sont pas vraiment travaillées par le système scolaire, qui tend généralement, dans une logique d'accumulation du capital lettré, - au demeurant mieux ajustée aux exigences des examens et des concours, à favoriser des dispositions individualistes (car produites dans et par la compétition scolaire), et scolastiques, parce que produites et développées en rupture d'avec le monde profane, la vie sociale, qui sont justement le pain quotidien du sociologue.

Pour conclure, nous ferons trois remarques tirées de notre pratique d'enseignant et de ce portrait de l'enseignement de la sociologie à Rouen.

Dans le cadre des ateliers évoqués plus haut, nous avons remarqué à quel point les étudiants avaient du mal à mobiliser pratiquement les outils et concepts sociologiques, que nos cours leur transmettent pourtant avec abondance. Cela est particulièrement visible quand ils font une observation, ou un entretien. Ils réussissent très rarement à mobiliser ces concepts pour construire l'objet étudié. C'est un peu comme si la sociologie et ses concepts étaient d'un côté, et leur vie de tous les jours, leur sensibilité, de l'autre. Comme si finalement la sociologie, qui est pourtant censée parler d'eux-mêmes et du monde qui les entoure, n'était qu'une matière destinée à remplir des dissertations et à répondre aux exigences des examens et des concours. Comme ils le disent souvent à propos de l'enseignement sociologique: "C'est trop théorique." Il y a là un rapport au savoir, typiquement scolastique, et qui se révèle particulièrement difficile à faire bouger.

A l'inverse, le rapport au savoir sociologique de certains étudiants (notamment ceux issus de la formation continue, en général plus âgés et ayant déjà une certaine expérience professionnelle) a quelque chose de moins scolastique. En effet, ils importent souvent dans le monde académique des demandes de type manageriale, ou entrepreneuriale. Leur rapport au savoir est certes intéressé, et à ce titre actif, mais dominé par des impératifs pratiques, immédiats, à visée directement instrumentale, qui viennent quelque peu borner leur horizon, comme leur curiosité d'où l'anti-théoricisme de certains, qui peut aussi être compris comme un écho de l'anti-intellectualisme de nombre de "décideurs", et comme une expression de leur complexe intellectuel vis-à-vis des étudiants de formation initiale¹⁷. En ce sens, la sociologie

¹⁷ On peut se demander si une des manières les plus profitables d'entrer en sociologie, ne serait pas d'y arriver avec un questionnement initial, bref avec un "vécu" préalable, lui même lié à un type de trajectoire académique, sociale ou professionnelle plus ou moins atypique, à l'origine d'une forme d'aperception sociologique. Un tel détour initial permettrait en quelque sorte de réaliser, au sens fort, la culture sociologique en y important notamment ce genre de questionnement. Mais la "vie" ne suffit pas non plus à elle seule pour faire oeuvre scientifique, elle ne saurait pallier à l'absence de formation théorique. Ce genre de réflexion

ne saurait se réduire à une application mécanique des techniques d'enquêtes propres à cette discipline (questionnaires, grilles, entretiens...), ainsi que le voudraient parfois des étudiants pressés désireux "*de dépasser le niveau théorique*" et souhaitant répondre au plus près à la demande manageriale (ou à ce qu'ils supposent qu'elle est). Un enseignement sociologique complet doit donc à la fois résister à la dérive scolastique, comme à la "demande sociale". Il s'agit donc bien ici de faire, en un même mouvement, de la théorie et de la pratique et d'arriver à transmettre cette posture, ou mieux ce "métier de sociologue", à nos étudiants.

Seconde observation. Nous avons remarqué comment certains étudiants, qui n'étaient manifestement pas des champions de la dissertation ou de l'expression écrite, pouvaient réaliser des observations ou entretiens d'une grande qualité, même si le niveau de conceptualisation n'était pas très élevé (à ce titre, on peut dire qu'ils ne voient pas vraiment leur travail et qu'ils ne peuvent donc guère l'évaluer). Dès lors, ces étudiants ne mobilisaient pas vraiment leur cours de méthodologie, mais des dispositions, une sensibilité, une forme de tact, etc., qui n'avaient pas grand chose à voir avec l'enseignement académique. On retrouve ici les dispositions pratiques évoquées plus haut et dont nous pensons qu'elles font aussi partie du métier de sociologue, même si elles s'avèrent justement, difficiles à transmettre. Comment enseigner une pratique, un métier, si ce n'est au travers d'une pratique, ou d'un faire-ensemble ? Ce qui suppose alors une toute autre forme de pédagogie¹⁸.

Troisième remarque. Face aux entretiens et observations de qualité réalisés par les étudiants, mais généralement sous exploités par eux, notre réaction a été la suivante. Nous avons cité publiquement de longs passages de leurs travaux lors des cours, et ce en les

mériterait d'être prolongé par une étude du recrutement de la sociologie au niveau du troisième cycle et des enseignants du supérieur.

¹⁸ Par comparaison, on peut évoquer ici la misère du rapport pédagogique habituel qui culmine dérisoirement dans l'attribution d'une note en fin d'année (quel feed-back mutuellement enrichissant !). Il est manifeste que les fonctions politiques et sociales de l'enseignement (sélection, hiérarchisation, classement scolaire et finalement professionnel que les "pédagogues purs" ont souvent tendance à oublier dans leurs raisonnements), conditionnent fortement et *a priori* le rapport pédagogique.

commentant, de façon à leur faire toucher du doigt le caractère opérationnel de la théorie, ou de certains concepts sociologiques¹⁹. Le profit ici nous paraît double. D'une part, nous relierons l'expérience pratique des étudiants, leur vécu ou leur sensibilité, à la théorie. D'autre part, nous avons découvert à quel point le fait de renvoyer une image positive de leur travail aux étudiants, bref de les "renarcissiser" comme disent les psychologues, pouvait avoir un effet bénéfique sur leur moral et les faire entrer dans un cycle de travail, enrichissant pour eux comme pour nous.

Pour conclure, nous ferons l'éloge du travail pédagogique et de recherche en petits groupes, ainsi que de l'interactivité entre enseignant et enseigné, mais aussi entre enseignés eux-mêmes, qui ont beaucoup à s'apprendre mutuellement²⁰. Cette pédagogie a certes le défaut d'être assez coûteuse, puisqu'elle réclame un meilleur taux d'encadrement des étudiants, ainsi qu'un degré d'implication élevé, tant chez l'enseignant que chez les enseignés. Mais vu le profil de notre public, nous ne voyons pas vraiment d'autres méthodes possibles. D'un autre côté, on peut penser que ce qui fonde la pérennité de l'enseignement traditionnel, plus distancé et *ex cathedra*, et dont le *summum* est sans conteste le cours magistral en amphithéâtre, c'est sans doute le fait qu'il soit particulièrement économique pour les uns comme pour les autres, même s'il s'avère finalement pédagogiquement passablement désastreux pour les étudiants "massifiés" et réduits à l'état de copies anonymes²¹.

¹⁹ De même, la pratique du " *rewriting hard* " des travaux étudiants qui, au travers des allers et retours de leurs textes, apprennent à la fois à écrire plus clairement et à mieux savoir ce qu'ils veulent dire, est particulièrement bénéfique sur un plan pédagogique. Du reste, c'est une chose que nous avons nous-mêmes appris en tant qu'apprenti-chercheur (et que nous continuons toujours d'apprendre...) au travers des allers-retours de nos articles pour les revues sociologiques.

²⁰ En raison de l'absence de censures liées au statut, et donc au rapport de pouvoir existant entre enseignant et enseigné, nous pensons que les étudiants, et ce notamment au travers de pratiques de recherches collectives qu'il faudrait développer plus avant et de manière plus systématique, peuvent s'apprendre mutuellement une foule de choses. Du reste, et comme beaucoup de remarques précédentes, ceci est valable aussi pour les enseignants entre eux. En fait, la tradition pédagogique individualiste (que le meilleur gagne !) qui fonde notre système d'enseignement ne favorise guère, c'est le moins qu'on puisse dire, l'avènement d'une cité scientifique où régnerait la communication rationnelle.

²¹ Nous envisageons de poursuivre cette réflexion pédagogique dans un article ultérieur. Si des personnes sont intéressées, qu'elles nous contactent !